



Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

25 | 2017

L'Anthropologie philosophique dans le débat franco-allemand contemporain

Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme (1950)

Helmuth Plessner

Traducteur : Marc de Launay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5438>

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Helmuth Plessner, « Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme (1950) », *Trivium* [En ligne], 25 | 2017, mis en ligne le 07 février 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5438>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sur le rapport entre monde et monde environnant chez l'homme (1950)

Helmuth Plessner

Traduction : Marc de Launay

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous remercions Madame Dorothea Krätzschar-Hamann et Madame Katharina Günther de nous avoir accordé l'autorisation de traduire ce texte pour le présent numéro. Nous tenons également à remercier Thomas Ebke et Guillaume Plas pour leur révision de la traduction.

Wir danken Frau Dorothea Krätzschar-Hamann und Frau Katharina Günther für die freundliche Genehmigung, diesen Artikel in französischer Übersetzung zu publizieren. Ein besonderer Dank gilt auch Thomas Ebke und Guillaume Plas für die Überarbeitung der Übersetzung.

I.

- 1 Chez Uexküll, la notion de monde environnant [*Umwelt*] était à l'origine le moyen méthodologique qui permettait à la biologie d'analyser, en étant affranchie des critères anthropomorphes, les divers ordres intentionnels du comportement animal, en lui épargnant ainsi des interprétations qui reposent habituellement sur des analogies avec le vécu humain. Puisqu'on ne peut jamais savoir ce que vivent des animaux ni comment ils le vivent, et qu'en outre la compréhension de leur comportement dépend des conditions dans lesquelles ils vivent, Uexküll relègue la biologie à l'étude des interrelations entre l'organisme et le milieu [*Milieu*] déterminant pour ce dernier, à savoir le champ des conditions : le monde environnant.

- 2 Cette relégation suscite deux difficultés fondamentales. La première tient à la délimitation du champ nommé monde environnant par rapport à l'environnement [*Umgebung*], qui peut être sans cesse étendu dans toutes les directions jusqu'à perdre son caractère environnant et ne plus offrir aucun élément perspectif sur le sujet vivant. La seconde, étroitement liée à la première, tient à la question de savoir dans quelle mesure cet environnement qui pour nous, humains, peut sans limite s'élargir est lui-même un monde environnant, et dans ce cas le monde environnant de l'homme, qui doit englober les autres mondes environnants des animaux si la prétention de la biologie à être l'observation objective de la vie qui nous est étrangère reste légitime.
- 3 Ordonner de manière perspectiviste le monde environnant comme un découpage de l'environnement taillé en fonction d'un être vivant et installer de tels mondes environnants au sein d'un environnement exposé au soupçon d'être analogue au monde environnant humain suscitent, comme on le constate, non seulement des difficultés techniques, mais aussi des difficultés de principe pour la biologie et la philosophie. Si, en effet, le classement perspectiviste veut maintenir l'analyse du comportement animal dans le cadre du plan d'organisation propre à chaque espèce, et entend prémunir cette analyse d'une dérive vers des analogies psychologiques invérifiables et d'autres analogies strictement physico-chimiques, il se heurtera en outre, en soupçonnant l'environnement qui apparaît à l'homme comme un monde [*Welt*] d'avoir la nature d'un monde environnant, au vieux problème de la transcendance. Que veut dire en appeler à l'ouverture au monde, évidente dans le cas de l'homme, si biologie, sociologie, ethnologie et histoire de la culture peuvent démontrer qu'il y a chez lui une manière sans cesse renouvelée, même si elle est susceptible d'une grande variabilité, d'être pris, pour ne pas dire prisonnier, dans des mondes environnants typiques de nature vitale et spirituelle ? La corrélation schématique aujourd'hui si prisée entre animal et monde environnant d'une part, homme et monde d'autre part est en réalité un peu trop facile. Lorsqu'un philosophe déchiffre dans l'organisation physique de l'homme non seulement un monde environnant réservé précisément à l'homme, mais l'ensemble de sa confrontation avec « le » monde, il outrepassse la limite qui, qu'on le veuille ou non, est prescrite à l'analyse biologique.
- 4 Monde environnant et monde sont des concepts opposés dans leur application aux animaux et à l'homme, et restent dans leur relation d'opposition référés l'un à l'autre, mais en ceci que le monde environnant se détache d'une base, d'un arrière-plan lui-même inaccessible, qu'on appelle monde, tandis que le monde en tant que tel autorise certes la formation d'un monde environnant, mais sans qu'il dépende de ce dernier. C'est ainsi que Uexküll a conçu la notion et en a fait l'axe de la recherche en biologie. La proximité est patente avec la limitation kantienne du « monde » à une nature dont l'homme est à lui-même redevable de l'esquisse. La démarche de Kant, qui part des formes de l'intuition, des catégories et des idées à l'aide de quoi « notre » esprit s'assure un monde d'expériences objectif bien que non absolu, une nature à laquelle on peut se fier, s'appuie sur l'assurance d'un ordre moral. Théorie et pratique y vont de pair au sein d'un « plan » qui garantit la dignité de l'homme. Si la philosophie kantienne accorde les possibilités de la perception et de la connaissance aux possibilités pratiques et morales de l'homme, le biologiste cherchera à traduire cette idée dans son langage et à considérer comme autant d'expressions du plan d'organisation de l'homme le fait que les formes grâce auxquelles nous saisissons la nature et celles à l'aide desquelles nous la

maîtrisons pratiquement s'accordent mutuellement. À vrai dire, il s'agit là d'un vitalisme bien tangible qui n'a plus rien à voir avec Kant. Mais on ne doit pas oublier qu'à l'époque de la jeunesse de Uexküll, on cherchait de pareilles synthèses entre philosophie et biologie, et que la croyance en la vie créatrice n'a pas toujours conduit à des profondeurs comparables à celles auxquelles Bergson et Dilthey parvinrent. Même Simmel a fini par entreprendre une synthèse de Kant et Darwin ; l'influence de Spencer était puissante, et le pragmatisme de James et le fictionalisme de Vaihinger ont eux aussi pu se référer à la pensée kantienne.

- 5 Si nous avons aujourd'hui un regard plus aiguisé sur les arrière-plans et les conséquences de la notion de monde environnant chez Uexküll dans l'ordre de la philosophie de la vie, nous devons tout autant reconnaître sa valeur pour la recherche empirique sur la vie. La terminologie de Uexküll a beau à maints égards être artificielle, la tentative d'analyse du sujet animal évitant les analogies psychologiques et physicalistes, donc débarrassée de psychologie animale et sans pseudo-exactitude dans le style de l'ancien behaviorisme, reste un progrès essentiel. Même si l'« éthologie » moderne n'est pas en mesure, pour des raisons strictement méthodologiques, de faire usage des catégories de la signification de Uexküll, la notion de monde environnant est une impressionnante mise en garde qui lui est adressée : de ne pas oublier, en se focalisant par trop sur l'analyse du comportement, l'unité de ce dernier, qui change d'une espèce à l'autre (le style ou le plan d'organisation de chaque espèce), et qui répond à un *aspect* du monde environnant. L'homme n'aura jamais accès à la *manière* dont l'ordre perspectiviste se *présente* à l'être vivant dans les domaines de son attention et de son action. Mais le fait qu'il se présente et les conditions dans lesquelles il le fait, que l'être vivant ne soit pas une pure et simple chose mais un centre, même si c'est sans disposer des possibilités de vécu comparables à celles de l'homme, le fait donc que le monde environnant ne coïncide ni en extension ni en apparence avec l'environnement, voilà ce que l'éthologie rigoureuse ne saurait un instant perdre de vue.
- 6 H. Weber¹ distingue l'environnement, c'est-à-dire l'ensemble des composantes d'un espace vital articulées selon des lois, espace au sein duquel nous observons un organisme et nous le pensons installé, du monde environnant, qui désigne l'ensemble, dans tout le complexe d'un environnement, des conditions qui permettent à tel organisme de se maintenir grâce à son organisation spécifique ; Weber envisage aussi, outre l'environnement resp. le monde environnant actuel, un environnement resp. un monde environnant potentiel. Cette définition tient compte seulement des possibilités heuristiques méthodologiques de l'éthologie rigoureuse. Elle se maintient dans le cadre qui en est constitutif. C'est justement pourquoi elle s'abstient soigneusement de prendre en compte le caractère d'immédiateté de l'organisme, grâce auquel la notion de monde environnant chez Uexküll prend tout son sens, et qu'il faut lui conserver en tout cas si l'on veut se servir de cette notion comme principe régulateur de la recherche en biologie.
- 7 En effet, elle constitue ainsi un pont vers une analyse du rapport entre le monde et le monde environnant chez l'homme, que nous cherchons à observer et à saisir dans toutes les manifestations de sa vie, c'est-à-dire pas seulement, comme auparavant, dans ses manifestations d'ordre somatique ; car c'est ainsi que l'idée d'une biologie de la personne ne restera pas un simple programme. Ce qui jusqu'alors a été fait dans cette perspective pêche en tout cas par une manière trop simpliste de traiter l'opposition entre une forme de vie rattachée à un monde environnant et une forme de vie ouverte

au monde. Ou bien le biologisme remporte la victoire en dégradant l'homme au niveau d'une vie rattachée à un monde environnant. On peut comprendre que ce soit le cas chez un chercheur en sciences de la nature, mais qu'un penseur comme Rothacker, si familier du monde de l'esprit, plaide pour une telle conception, et ce précisément non dans un sens dégradé, donc aveugle à tout esprit, voilà qui pose de manière plus expresse le problème de l'application de ce concept de monde environnant à l'homme. Ou bien le biologisme est écarté en se référant à l'ouverture principielle de l'homme au monde et en indiquant qu'il n'est pas rattaché à un monde environnant, comme le font Scheler et Gehlen ; chez ce dernier, il est même intéressant de remarquer à cet égard qu'il le fait en vue d'une analyse du comportement humain strictement cantonnée au niveau biologique, et qui embrasse la corporéité [*Körperlichkeit*], le langage et les systèmes de l'action.

- 8 En revanche les deux partis n'ont pas compté avec la possibilité que, chez l'homme, le rattachement au monde environnant et l'ouverture au monde soient deux attitudes qui se heurtent et ne valent que dans un rapport d'enchevêtrement qu'on ne peut faire parvenir à un équilibre, une possibilité qui pourtant tombe sous le sens étant donné sa « nature » à la fois animale et non animale. Dans mon étude *Les degrés de l'organique et l'homme*² parue en 1928 et oubliée depuis 1933 au profit de celle de Scheler, et dans mon travail *Le rire et le pleurer*, d'abord publié en Hollande en 1941³, cet enchevêtrement constitue la base aussi bien d'une analyse de la forme de vie humaine que des modes d'extériorisation caractéristiques de l'homme, qui se sont jusqu'à présent soustraits à la compréhension. Sans recourir aux analyses catégoriales du vivant, et plus spécifiquement de ses modes d'être animaux et humains, développées dans le premier ouvrage cité, nous allons dans ce qui suit tenter d'explicitier ce rapport d'enchevêtrement qu'on affirme ici chez l'homme entre rattachement au monde environnant et ouverture au monde.

II.

- 9 L'idée de monde environnant met l'accent sur la stricte correspondance entre le plan d'organisation d'un animal et la portion d'un environnement plus vaste qui lui est appropriée ; portion qui se réfère à lui, c'est-à-dire à sa manière d'être, et qui donc ne peut en être détachée. Comme une cloche, ce « monde » spécifique d'une espèce entoure chaque organisme dans ce qu'il peut percevoir et dans ce sur quoi il peut agir. Répondant aux cycles fonctionnels, déterminés par des organes, de la nourriture, de la sexualité, de l'ennemi, etc., le monde environnant est un système de rapports de sens au sein duquel d'emblée seules sont tolérées les excitations dont l'organisme sait quoi faire, c'est-à-dire qui ont pour lui une importance vitale. Le monde environnant sélectionne et de ce fait isole, mais de telle manière toutefois qu'il reste possible que certains « secteurs » de plusieurs mondes environnants se recouvrent partiellement, lorsqu'il s'agit, par exemple, de symbioses d'alerte. Une submersion sous des excitations qui n'auraient aucune importance vitale et ne joueraient aucun rôle dans aucun cycle fonctionnel, du type de celles qui harcèlent à chaque instant l'homme, ne peut y avoir lieu.
- 10 Le principe de la correspondance entre plan d'organisation et monde environnant contient en même temps sa détermination en fonction d'intérêts et sa subjectivité ; intérêts et sujet entendus dans une acception conforme à l'organisme animal. Les

cercles fonctionnels entre lui et sa nourriture, sa proie, son ennemi, son compagnon, son partenaire sexuel, son terrain *lient* la manière d'être ou d'apparaître, l'étendue et la situation de ce qui va devenir et rester susceptible de solliciter son attention à ses *possibilités d'action* prédéterminées par son organisation et la nécessité biologique. Monde de la perception et monde de l'action sont corrélatifs. Il leur manque l'autonomie et le détachement par rapport au contexte fonctionnel biologique, c'est-à-dire le *caractère factuel* sur la base duquel l'homme cherche à réaliser et à corriger ses perceptions et ses actions en un sens objectif.

- 11 Le caractère sélectif, isolant et de relativité à l'action, propre au monde environnant, comporte finalement le fait de n'être pas transposable, qui à son tour est opposé à la capacité humaine de vivre partout et de s'adapter à tout milieu même si c'est en recourant à des moyens artificiels, et d'être du moins en principe chez soi dans n'importe quel environnement. Il n'est donc pas possible d'affirmer qu'il y aurait chez l'homme une nette distinction entre adaptation naturelle et adaptation artificielle. Précisément parce que, du point de vue strictement biologique, il n'est nulle part chez lui ni ne peut vivre en toute autonomie, mais doit chercher une nourriture qui lui convienne et le cas échéant la préparer, nous rencontrons chez lui, même dans les conditions les plus primitives, des amorces (ou des vestiges) des résultats et des truchements de son activité planificatrice, qui font partie des conditions de son existence physique. La relative faiblesse de ses instincts et sa relative non-spécialisation physique, qui du point de vue vital sont des désavantages, deviennent pour lui des avantages. Herder avait déjà vu que l'homme était un invalide de ses forces supérieures. Son champ est le monde, un ordre ouvert d'arrière-plans cachés, sur les virtualités et les propriétés duquel il compte, dans l'inépuisable richesse duquel il se replonge sans cesse, aux surprises duquel il est livré quels que soient ses plans.
- 12 Si, pour reprendre les termes de Uexküll, le champ où se déroule la vie animale ne connaît de significations que sous la forme de tonalités : tonalité de danger, de protection, d'utilité, de portage, de grimpage, si donc dans cent mondes environnants distincts le « même » objet joue un rôle tout à fait différent tantôt avec telles « parties », tantôt avec telles autres, *disparaissant* comme il convient de le noter *derrière et dans ce rôle*, l'homme est quant à lui capable de mettre entre parenthèses de telles tonalités de son champ d'existence et d'intérêt, et de maintenir l'unité de l'objet dans et malgré tous ses aspects. Le monde environnant lié à la vie et déterminé par des impulsions et des aspirations est plein de tonalités ; le monde des objets et des états de fait est sans tonalité ; si nous remplaçons « qui est plein de tonalités » par « qui a du sens », tout monde environnant se présente à son centre vivant comme un ordre de rapports de sens, tandis que le monde, par contraste, doit être défini comme affranchi de tout sens.
- 13 Les tenants de cette théorie, dont font partie les anthropologues actuels d'orientation philosophique, ne s'opposent que sur la question de savoir à quel degré l'homme est lui aussi lié à un monde environnant. Qu'en tant qu'être vivant, donc « en-deçà » de sa structure personnelle qui en fait un être humain, il soit prisonnier de pareils rapports vitaux et de rétrécissements corrélatifs du champ de vision comme des possibilités d'action, voilà qui n'est pas sujet à débat. Dans le rapport du congrès de l'Union professionnelle des psychologues allemands de 1947, W. Witte attirait encore l'attention sur l'importance pour l'homme à la fois de la perception de la forme et des schèmes de réalisation (des « actions figées »), et « prenait en considération [les

différents types de perception] avec leurs composantes expressives et synesthésiques, avec leurs aspects structurels et représentatifs comme enfin dans leur caractère objectif et ontotrope⁴ ». La remarque de Rothacker selon lequel la psychologie a jusqu'à présent trop peu accordé de valeur, pour la compréhension du monde de l'homme, à son caractère de monde environnant, n'est donc pas restée sans effet. Néanmoins, l'énumération qu'il donne des concepts qui témoignent de la présence d'un monde environnant⁵ montre que la psychologie de la forme et la psychologie structurelle sont manifestement parvenues à des connaissances semblables indépendamment des réflexions de Uexküll.

- 14 Au moins doit-on reconnaître que transposer le concept de monde environnant à l'homme en tant qu'être de culture, ce qu'entreprend Rothacker – certes à juste titre au premier abord –, pose un problème plus difficile qu'il ne le suppose et Uexküll avec lui. En effet, chez l'homme, le caractère de monde environnant propre à son cadre d'existence et ses significations et rapports vitaux se détache sur le fond au moins implicitement présent d'un monde. De même que pour l'homme l'environnement se perd possiblement dans le temps et l'espace, même lorsque pour lui cette ouverture ne signifie rien du point de vue pratique et culturel ou du point de vue théorique (par exemple dans les conditions de vie qu'on appelle primitives ou archaïques), de même que toute chose, outre l'impression subjective que l'homme a d'elle et le rapport de maniement qu'il établit avec elle, continue d'avoir pour lui son caractère propre, tout le lien de l'homme au monde environnant est quelque chose qui est acquis puis conservé, il n'est pas tout simplement donné avec la nature de son corps, mais – et ce parce que grâce à cette dernière son lien au monde environnant est maintenu ouvert – est fabriqué et s'est développé naturellement uniquement en un sens dérivé. L'exemple souvent cité d'une même forêt qui est tantôt réserve de bois pour le paysan, tantôt, pour le commerçant, tant de stères exploitables, tantôt, pour le chasseur, réserve de chasse, pour le garde-forestier domaine et varenne, pour le fugitif, un abri et une cachette, pour le poète, sylve, pour le promeneur et l'autochtone, paysage, pour le botaniste, forêt mixte, etc. montre, à travers la mise en évidence de rapports du monde environnant à des professions et des attitudes, que ces différents aspects ou physionomies changeants peuvent en même temps être mis de côté, être articulés, et être aussi fondés. Paysan, forestier, chasseur, fugitif, promeneur ont conscience les uns des autres et du fait que les aspects qu'ils perçoivent de leur environnement sont déterminés par leur situation, aspects qui, le cas échéant, peuvent d'ailleurs se trouver réunis chez une seule et même personne. Non seulement du point de vue de celui qui l'observe, mais aussi du point de vue de celui qui interfère avec elle dans un but intéressé, la forêt demeure en soi finalement la même, « finalement » marquant le caractère inconstant et occasionnel de l'aspect déterminé par tel ou tel intérêt.
- 15 La situation ainsi diversement changeante de l'homme, tenant à son peuple, à sa région, à sa classe, à sa profession, à sa confession, conduit par le biais de traditions et de l'orientation de ses intérêts à des préférences, des préjugés, et même des anticipations dans le champ de la perception spécifiques, par rapport au pouvoir isolant et distinctif desquels l'humanisme quotidien passe trop aisément outre. Les individus ont différents seuils d'excitation, psychologiques et biologiques, mais ils ne sont pas les seuls à en disposer : les peuples, les états [*Stände*], les classes, et les professions comportent aussi de tels seuils, et lorsque Rothacker veut étendre le concept de seuil d'excitation à des unités entières d'ordre spirituel en parlant de seuils de culture, en faisant allusion à Spengler, par exemple (mais il pourrait tout aussi bien

rappeler les travaux de Max et d'Alfred Weber en sociologie de la culture), ce n'est pas dénué de sens. Mais la question se pose de savoir si la structure sélective, isolante et liée à tels intérêts d'une culture justifie qu'on la considère comme un monde environnant même d'un ordre supérieur. Les rapports vitaux de la culture ne se résument pas à des forces de champ ni à des rapports de maniement ; ils modifient au contraire ceux-ci à leur image, en fonction de ce qui leur importe, et respectent, peu importe en quel sens, le caractère qu'ont en soi – quoique de leur point de vue, certes – les choses, le cosmos, l'être.

- 16 L'homme trouve son chez soi aussi – ou plus exactement : seulement au sein d'un cadre d'existence portant l'empreinte d'une culture. Les domaines de la familiarité, de l'évidence et du naturel se situent sur un plan qui relève spécifiquement de l'esprit : paysage du pays natal, langue maternelle, famille et mœurs, tradition, ordre social, modèles, sa propre ville, sa rue, son toit, sa chambre, les objets et tout le train-train de la vie. Mais que sont ces cadres et ces sentiers protecteurs de notre existence sans l'étranger dont ils nous préservent, sans le monde avec lequel un rapport s'établit même s'il nous est inaccessible et reste peut-être insondable ? C'est seulement sur le fond ouvert d'un monde qui ne se réduit plus à des rapports vitaux, un monde qui le met dans des situations imprévisibles et avec qui il doit sans cesse passer de nouveaux et fragiles compromis que l'homme se tient dans cet équilibre fluctuant d'une culture toujours menacée et qui a sans cesse besoin d'être à son tour protégée. Ce que l'on considère comme le caractère de monde environnant de la culture repose dans la cohésion relative qu'on atteint à travers toute prise de position face à des œuvres, avec chaque attitude et chaque donation de forme. C'est une partialité qui s'est développée dans le temps, une partialité acquise, préservée par le biais de traditions, et dans laquelle tombent les hommes lorsqu'ils ne sont pas conscients de la limitation de leurs valeurs, des formes de leur socialité, etc. Lorsque pareille conscience leur échappe – or la vie ordinaire ne permet pas de maintenir l'attention sur notre propre cadre d'existence –, elle se mue en une conscience de familiarité et d'évidence : toute chose doit être « en vérité » comme elle est habituellement.
- 17 Le lien à des intérêts, la non-transposabilité et le caractère sélectif du système spirituel d'une langue, d'une coutume, d'une tradition et d'une hiérarchie de valeurs dans leur évidence pour les groupes qui vivent au sein de ce système et avec lui montrent ainsi la fermeture spécifique d'un « monde environnant » par rapport à l'extérieur et son ouverture interne. Son caractère restreint, qui saute aux yeux de l'observateur (historien, sociologue, psychologue) quand il considère d'autres systèmes, s'accorde manifestement avec l'illimitation et la naturalité que la vie en lui possède grâce à ces œillères. Quoi de plus naturel que d'assimiler du point de vue formel cette situation à celle de la vie d'une libellule ou d'une étoile de mer, où ne surgissent que des « objets » propres aux libellules ou aux étoiles de mer sous leur aspect d'absolue familiarité et illimitation que ces organismes doivent aux œillères de leur plan d'organisation ?
- 18 Mais cette fermeture par rapport à l'extérieur et cette ouverture interne, cette familiarité et cette évidence d'un espace vital spirituel au sein duquel nous autres hommes nous développons, chacun dans des traditions différentes, dans lesquelles nous pouvons même rester enfermés par la force des habitudes si nous ne sommes pas capables de nous soustraire à leur zone d'influence ou si nous n'en sommes pas arrachés, ne justifient pas que l'on considère cet espace vital comme un monde environnant, ni au singulier ni au pluriel. De même qu'un appareil spirituel constitué

d'une langue, de valeurs, de biens et de mœurs reste, en dépit de toute sa fermeture et de toute sa non-transposabilité, en même temps ouvert vers l'extérieur et jette des ponts vers d'autres appareils spirituels antérieurs ou présents dans le monde qu'il partage avec eux, garantissant ainsi des aperçus vers une vie de l'esprit étrangère, de même il se détache clairement par rapport aux liaisons purement vitales et émotionnelles, qui sont *elles aussi* du type d'un monde environnant, et où nous les hommes vivons avec notre personnalité profonde de manière préconsciente, affective et instinctive. Que l'on applique le schéma de Uexküll à ces liens élémentaires, commandés par l'instinct, sentimentaux, prisonniers de l'existence corporelle, soit ; mais face aux réalisations spécifiques à l'existence humaine, il perd son sens. Car ces réalisations sont gagnées sur des réalités dénuées de sens quoiqu'accessibles, et non guidées, comme les réalisations de l'existence animale, par des tonalités et abritées par elles, mais menacées par l'excès de leur poids désormais inaccessible en teneur propre, en tournure dissimulée, incertaine ; mises en danger par l'irruption du non-sens et de l'absurde sur le fond ouvert desquels seulement sens et tournure acquièrent leur contenu.

NOTES

1. H. Weber : « Zur Fassung und Gliederung eines allgemeinen biologischen Umweltbegriffes », in : *Die Naturwissenschaften. Wochenschrift für die Fortschritte der reinen und der angewandten Naturwissenschaften*, éd. par Fritz Süffert, 27^e année, n° 38, Berlin, 1938, p. 633-644.
 2. [*Die Stufen des Organischen und der Mensch*, désormais in *Gesammelte Schriften*, vol. IV ; N.d.E.]
 3. [*Lachen und Weinen*, in : *Gesammelte Schriften*, vol. VII. Traduction française : Helmuth Plessner : *Le rire et le pleurer. Une étude des limites du comportement humain*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme 1995 ; N.d.E.]
 4. W. Witte : « Experimentalpsychologische Grundlagen der Lehre von der menschlichen Umwelt », in : *Charakterologische Schriften des Berufsverbandes Deutscher Psychologen*, n° 1 (Kongreßbericht des Berufsverbandes, Bonn, 29 août – 2 septembre 1947, vol. 1), Hambourg, 1948, p. 87-102 ; citation p. 96.
 5. E. Rothacker : « Probleme der Kulturanthropologie », in : *Systematische Philosophie*, éd. par N. Hartmann, Stuttgart / Berlin : Kohlhammer, 1942, p. 55-198 (cf. p. 161).
-

INDEX

Mots-clés : Plessner, monde, monde environnant

Schlüsselwörter : Plessner, Welt, Umwelt

AUTEURS

HELMUTH PLESSNER

Helmuth Plessner (1892-1985) était un philosophe et sociologue allemand. Pour plus d'informations, voir la notice suivante.